

Aperçu sur la contribution des médecins arabo-musulmans dans la chaîne des connaissances à travers les siècles

A. Lahlaïdi
Laboratoire d'Anatomie
Faculté de Médecine de Rabat
Communication présentée au 3ème JPA
Annaba, Décembre 2003

J'ai pris sur moi le risque d'une mission délicate, celle de vous donner un aperçu sur la contribution des médecins arabo-musulmans dans la longue chaîne des connaissances scientifiques médicales à travers les siècles. Conscient de la complexité de l'histoire de la médecine en générale et de la médecine arabo-islamique en particulier, j'ai choisi de citer quelques noms illustres qui ont marqué l'évolution des sciences médicales à travers la civilisation arabo-islamique. En effet, les différentes civilisations forment une succession de vagues qui s'interpénètrent et s'alimentent les unes les autres dans tous les domaines, en particulier la sphère intellectuelle et scientifique, tout en conservant chacune son cachet propre. Les interpénétrations entre cultures et langues ne sont pas des phénomènes instantanés, elles exigent de nombreuses générations pour se réaliser.

Une des facettes du vaste mouvement culturel représente les acquisitions et les découvertes médicales qui constituent un riche patrimoine se formant au cours des siècles. La contribution des arabes représente un échelon important dans cette longue chaîne des connaissances qui a ouvert la voie aux recherches permanentes.

La tradition médicale du monde arabo-islamique remonte bien loin avant l'avènement de l'islam et se perpétue à nos jours avec des hauts et des bas. En effet, toute civilisation et toute culture traverse quatre périodes : Elle passe de l'obscurité à l'empreint puis à la fécondité, enfin, elle tombe dans le déclin pour laisser place à d'autres cultures et civilisations. Les traductions d'œuvres grecques par les arabes ont conduit à une production originale qui elle-même a été traduite par les européens pour donner naissance, à son tour, à une autre production originale. Ce qui importe ce n'est pas de faire le tour de toute la culture médicale arabe, mais de dégager les principales contributions arabes à cette science ou plutôt à cet art médical où la personnalité du médecin joue un rôle important comme nous allons le voir à travers quelques exemples pris au cours d'un survol historique, mais ce progrès n'est réalisable qu'avec le préalable de l'enthousiasme, de l'esprit scientifique et surtout de l'observation personnelle.

Avant l'islam, la médecine de l'Arabie était entre les mains de devins et mages. Elle consistait en des talismans et des sacrifices. La pratique des scarifications et des cautérisations était assez répandue. Néanmoins des relations existaient avec la Perse et Byzance et des étudiants de l'Arabie étaient envoyés dans des universités Perses.

Ces contacts sont très intéressants à noter car ils sont le présage de la civilisation qui fleurira plus tard.

On commettrait une erreur grossière en représentant les arabes à l'époque antéislamique comme des nomades à demi-barbares. Les contacts des arabes depuis de longs siècles avec les égyptiens, les assyriens, les grecs, les persans, les hindous font que les différentes civilisations ne leur étaient point inconnues.

Ce ne furent donc ni le syriaque langue de nestorien, ni le pélavique langue des Perses, ni l'hellène langue de Byzance qui eurent l'honneur de profiter du courant intellectuel, ce fut la langue d'un peuple vivant à la limite du monde civilisé et que rien ne semblait désigner à jouer le rôle immense qui fut le sien dans l'ascension du progrès scientifique et de la civilisation. Cette langue est l'arabe. Quand on sait à quel point l'usage d'une langue, de son vocabulaire et de sa syntaxe, gouverne la pensée et son mode d'expression, on est saisi d'admiration devant cette unité culturelle qui allait lier entre elles tant de nations pendant si longtemps.

Depuis l'avènement de l'islam, nous possédons des documents qui nous renseignent sur la pratique médicale chez les arabes. Ces documents sont les nombreux propos du **Prophète Mohammed** relatifs à la médecine, propos assez nombreux pour donner corps à un ouvrage intitulé «*la Médecine du Prophète*».

Ces traditions ou hadiths qui constituent la Médecine du Prophète, se montent à environ 300. S'il en est qui traitent simplement de la médecine populaire, il en est aussi qui accusent les principes d'une médecine méthodique. Il peut sembler que l'esprit de l'islam, la foi active en Dieu, dû détourner des soins du corps. Il n'en est rien, bien au contraire, le Prophète attache la plus grande importance à la santé. Le premier hadith dit à peu près ceci «*le meilleur ce en*

d'entre vous est celui qui a reçu de Dieu la nature physique la meilleure », dans un autre hadith on peut lire « *Dieu n'a pas fait descendre de maladie qu'il n'en ait fait descendre de remèdes* ». La pratique de l'hygiène est imposée aux musulmans par la religion, elle est mentionnée dans le Coran et imposée par l'exemple du Prophète. Le fait que le Prophète ait placé la médecine aux côtés de la théologie, faisant d'elles les deux sciences principales, explique tout l'intérêt qu'auront à porter les missionnaires musulmans durant tant de siècles. Le **Prophète Mohammed** convertit les arabes à la croyance en l'unité de Dieu. Il leur donna la formule la plus sublime et la plus pure. Il fit plus, d'un peuple resté jusqu'alors étranger aux révolutions extérieures, il fit une armée de prosélytes enthousiastes, qui se ruèrent à la conquête du monde. Un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort du Prophète, que l'Arabie avait débordé de l'atlantique à l'hindous. Ce peuple de conquérants comprit bien vite l'importance de la science. Il prit aussitôt pour maîtres les chrétiens de l'Orient et se mit à assimiler leurs sciences avec un tel enthousiasme et une promptitude si merveilleuse, déployant pour cela des aptitudes qui leurs semblaient étrangères.

L'époque des **Oumayyades** qui se situe entre 661 et 775, représente une étape assez bien caractérisée qui se détache nettement de la période qui l'a précédée et celle qui la suit. C'était le moment de l'expansion arabe, ce fut le moment de leur premier pas dans la carrière scientifique. Les arabes trouvèrent en Egypte, en Syrie et en Perse des populations plus cultivées et lettrées, ce qui leur a permis en faisant fi de toute notion ethnique ou de religion de faire participer les hommes instruits à l'organisation de leur administration et à la science. A défaut de conversion à l'islam, les arabes se contentaient d'un tribut, une sorte d'impôt équivalent à l'aumône obligatoire, la Zakat qui fait partie du culte de chaque musulman. Du reste l'histoire scientifique des arabes témoigne d'un esprit large et tolérant et le gouvernement des villes et des provinces fut confié maintes fois à des non musulmans. Au début du VII^{ème} siècle, la médecine était de toutes les sciences la plus dignement représentée à l'école d'Alexandrie et ailleurs. Les arabes seuls nous ont conservé le souvenir lors de leur entrée dans cette ville. Ils adoptèrent une fois qu'ils se furent institués les héritiers de la Grèce, les livres de Galien qui devinrent chez eux la base de l'enseignement médical et l'objet de travaux de diverses natures pendant tout le temps que durera le culte de la médecine chez les arabes.

Durant l'époque des **Oumayyades** nous voyons de grands personnages se passionner pour la science mais ils n'en cultivaient que le côté merveilleux,

l'alchimie. Ces études aboutirent à la grande personnalité de **Jabir** qui a vécu jusqu'à 776 et qui fut le premier plus illustre chimiste arabe et l'un des plus remarquables de tous les temps. De son vrai nom, **Jabir Abou Moussa Jaâfar Ibn Hayan Alkoui**. On lui doit la préparation de la potasse caustique, du nitrate d'argent et de l'oxyde de mercure. Le livre des poisons que rédigea **Jabir** est peut être le premier livre de médecine composé en arabe. A la fin de l'époque des **Oumayyades**, on retrouve des efforts plus modestes mais plus sérieux. Ainsi le khalife **Omar Ibn Abdelaziz** ordonna la traduction d'un certain nombre d'ouvrages en arabe. Un demi siècle s'écoulera avant que cette idée ne soit reprise sur une plus grande échelle et ne soit développée avec une cohérence et une intensité qui font de l'époque des **Oumayyades** une période unique dans les annales de l'humanité. Les conquérants arabes, une fois leur empire établi tout aussitôt, s'occupèrent d'acquérir la science qui manquait à leur grandeur. Ils furent les seuls parmi tous les envahisseurs qui se disputèrent les débris de l'empire romain à avoir ces préoccupations.

Avec l'époque des **Abbassides**, l'école de Jondichapour tenue par des médecins Nestoriens et qui avait été fréquentée par **Harit Ibn Kalada**, contemporain du Prophète, jouera le principal rôle dans la révolution scientifique dont Bagdad sera le théâtre. C'est elle surtout qui fournira le ferment qui va remuer tout le monde musulman. Cette école avait été fondée dans le Khoujistan par le roi Sassanide Chapour 1^{er} entre 241-271. Persans, grecs, sabiens, chrétiens, juifs et même païens, se rejoignaient pour une confrontation libre. Dotée d'un grand hôpital et d'une célèbre pharmacie, elle était donc toute désignée pour devenir un important centre médical arabe. En 765, le chef de l'école et de l'hôpital Jondichapour **Georjis Ibn Bakhtichou**, est appelé à Bagdad pour donner ses soins au **khalif El Mansour**. **Georges** amène avec lui sa famille, ses enfants et ses élèves. Les honneurs et les richesses accueillirent les nouveaux venus. Des faveurs plus éclatantes encore attendaient les descendants des Bakhtichou désormais à la cour. A côté de la famille des Bakhtichou qui avait fourni des médecins durant trois siècles, se plaçait celle des Mésues et des Sérapiens. Sur invitation du **khalif El Mansour**, **Georges** fait traduire des ouvrages de médecine en arabe.

Les successeurs d'El Mansour, notamment **Haroun Errachid** et **El Mamoun** continuent cette œuvre sous de plus larges proportions, sur la base du hadith qui dit « *chercher la science même en*

Chine». On ne se borna pas à la médecine, toutes les branches de la science vont être résolument affrontées. Un heureux concours de circonstance favorisa les Abbassides, car non seulement les élèves de Jondichapour affluèrent à Bagdad, mais les splendeurs du khalifat attiraient également les savants de la Perse, de l'Inde et même de la Chine.

Les khalifes étaient en plus merveilleusement secondés par une famille de ministres intelligents les «*Barmécides*». Leur zèle pour la science fit parmi leurs sujets une foule de prosélytes. Les khalifes firent explorer la Grèce par des émissaires qui rapportèrent des livres et aussitôt des études de traduction furent instituées. Princes et riches du pays prirent des traducteurs à leur solde. Une fièvre des sciences gagna tous les degrés de l'échelle sociale.

Le IX^{ème} siècle ne s'était pas écoulé que non seulement les arabes assimilèrent les trésors scientifiques de la Grèce, mais ils formèrent eux mêmes leurs savants, leurs philosophes, leur mathématiciens, leurs astrologues et leurs médecins. Quelque grande soit la part de gloire qui revient aux **Abbassides** et à leurs ministres, l'empressement avec lequel le peuple arabe répondit à leur appel accuse de nobles instincts et des aptitudes qui méritent l'admiration de la postérité. Cette admiration est plus vive encore si l'on regarde ce qui se passait en occident en des circonstances analogues.

En effet, **Charlemagne** qui usa sa longue expérience autant à protéger son vaste empire qu'à le policer, échangea des messages amicaux avec **Haroun Errachid**, son contemporain, dont les bijoux, les tissus brodés d'or et le pendule envoyés comme cadeau, firent sensation à Aix-la Chapelle.

C'est particulièrement chez les traducteurs que nous rencontrons des hommes d'élite. Le contact immédiat avec la science grecque féconda leur intelligence: **Hounayn**, **Costa Benlouka**, **Tabet Benkora** furent des savants de premier ordre.

Hounayn Ibn Ishaak fut celui que le moyen âge connaîtra sous le nom de **Johanitius**. Il a vécu entre 809 et 873. Il est considéré comme le créateur de la terminologie médicale arabe. A la fin de sa vie, il était réputé le plus grand savant de l'islam. Ce fut un nestorien originaire de Hida, qui connaissait le grec, le syriaque, le persan et l'arabe. On lui doit près de 200 traductions. Il nous légua des traités de périnatalogie, d'ophtalmologie et de diététique. Son traité d'ophtalmologie a été traduit en anglais et édité par le docteur Max Mayerof au Caire en 1928. **Costa Benlouka**, médecin d'une intelligence rare et d'une vaste culture, originaire de Baalabak, maîtrisait parfaitement le grec, le syriaque, l'arabe et le latin. Il vivait au milieu de X^{ème} siècle. Il traduisit

plus de 35 ouvrages importants, on lui doit un traité sur l'astrolabe sphérique le plus ancien en langue arabe.

Tabet Benkora, qui a vécu entre 843 et 910, fut le père de tout un groupe de traducteurs. On lui attribue 23 ouvrages dont cinq pour la médecine. Il avait une parfaite connaissance de l'arabe, du grec, du syriaque et de l'hébreu. Il fut astronome et mathématicien de renom et il est le premier à avoir appliqué l'algèbre à la géométrie et avoir calculé l'aire de la parabole, de l'ellipse et du cylindre.

Les traductions de ces personnages qui traitèrent tant de sujets ne témoignent pas seulement de leurs connaissances mais leur perfection en assure la sûreté.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des traductions pour s'assurer du choix judicieux qui fut fait entre les originaux grecs.

- En philosophie nous trouvons Platon, Aristote, Tiofraste, Nicôlas de Damas et beaucoup d'autres.

- En mathématique, c'est Euclide, Archimède, Apolénus, Philagreus etc.

- En médecine, c'est Hypocrate, Dioscoride, Galien, Deifus, Archigène, Oribas, Alexandre de Tral et Paul d'Egine.

A côté de ces traductions, il faut rappeler aussi celles faites de l'indien, du chaldéen et du persan. L'Inde paraît avoir, en matière de mathématiques et d'astronomie, fourni un contingent presque égal à celui de la Grèce. Nos savants sont encore à discuter aujourd'hui si c'est à la Grèce ou à l'Inde que les mathématiciens arabes doivent le plus. Les arabes seuls étaient alors capables de recueillir l'héritage de la Grèce et ils remplirent dignement ce rôle providentiel. On sait généralement combien leur fut redevable le moyen âge, " *les arabes*, a dit Embolt, *ont fait reculer la barbarie qui déjà depuis des siècles a couvert l'Europe ébranlée par les invasions des peuples. Ils ne se bornent pas à sauvegarder le trésor des connaissances acquises, ils les agrandissent et ouvrent de nouvelles voies à l'étude de la nature* ".

La passion des arabes pour la science n'était pas un caprice passager mais répondait à des besoins et des aptitudes. Durant le X^{ème} siècle le mouvement intellectuel se résume en deux ordres de faits, d'une part l'initiation scientifique en même temps qu'elle se complète, se propage à tous les membres de la vaste famille musulmane, d'autre part, les arabes, non seulement s'émancipent de leurs initiateurs, mais s'engagent dans des voies inconnues des grecs; soit en fécondant les notions qu'ils ont reçues, soit en systématisant l'ensemble des connaissances dont ils sont les possesseurs.

Le IX^{ème} siècle ne nous avait guère présenté, chez les arabes, que deux personnalités hors du commun, **Alkindy** et **Tabari**. **Alkindy** né à Koufa vers 876,

fut chez les arabes celui qui prit part, le plus largement et dans les premiers rangs au mouvement scientifique suscité par les **Abbassides**.

On reste étonné quand on parcourt la liste de ses nombreux écrits, par l'ampleur de ces connaissances. D'esprit encyclopédique, il s'est intéressé aux diverses branches des sciences naturelles et en particulier à la pharmacologie. Son traité en la matière, recèle des principes d'une discipline moderne: la psychophysique. Il énonce ainsi la loi sur la correspondance de la progression arithmétique des sensations. Géomètre, mathématicien, musicien, astronome, physicien et médecin, **Alkindy** représente l'esprit véritablement universel, qui assurera parfaitement la transition entre la phase des traductions et celle des créations, lesquelles constituent la fierté du monde arabo-musulman au temps des **Abbassides**. Son époque coïncide avec celle de **Mohamed Ibn Moussa Al Khawarismi** le grand fondateur de l'arithmétique et l'utilisateur du chiffre zéro en l'an 873 de l'ère chrétienne.

Ali Ibn Rabana Tabari originaire de Tabristan, vécut entre 850 et 922. Il fut un grand précurseur, véritable pionnier des découvertes médicales arabes.

Il écrivit de nombreux traités dont le plus célèbre est «*le paradis de la sagesse*» traitant de zoologie, d'astrologie et de psychologie. L'intérêt, la valeur de son travail réside dans le fait qu'il constitue une des premières œuvres médicales parmi les plus précises et les plus originales écrites en arabe. C'est à son contact que va s'initier à la médecine le plus illustre des médecins islamiques **Razes**.

En effet, le X^{ème} siècle, lui fait clore chez les arabes des hommes supérieurs tels que **Razes**, **Alfarabi**, **Ali Ibn Abbès**, **Aboulcasis**, autour desquels se presse une foule de médecins, de mathématiciens, d'astronome et de géographe.

Aboubakr Arrazi, le **Razes** des occidentaux, vécut entre 850 et 925, de son vrai nom **Aboubakr Ibn Mohamed Ibn Zakaria**, est considéré comme le maître unique de son siècle en médecine, le médecin de l'islam par excellence, le Galien des arabes. Il fut appelé à Bagdad par le **khalifa El Mansour** pour y diriger l'hôpital Bimaristan. C'est d'ailleurs lui même qui aurait choisi l'emplacement et le modèle architectural. A cet époque, il était déjà connu comme le plus grand médecin de l'orient. Il nous légua une œuvre considérable, près de 200 ouvrages de philosophie, mathématique, théologie, sciences naturelles et médecine.

Les ouvrages de médecine traitent de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie. Dans cette dernière discipline on trouve des descriptions ryza, les

impressionnantes concernant la goutte, la sciatique, les calculs rénaux, la colite, les maladies cutanées, la lèpre, la paralysie faciale, le coryza, les opérations chirurgicales, les réductions de fractures et la préparation des médicaments.

De tous les ouvrages de **Razes** le plus important est «*Kitab Al Hawi*» ou «*Continent*» ou «*le réservoir de la médecine*», vaste encyclopédie de médecine pratique et thérapeutique en 24 volumes. Cette œuvre sera traduite en latin en 1279, la première édition parut à Brescia en 1286. Une autre traduction parut en 1529 et en 1542. *Al hawi* sera édité une quarantaine de fois entre 1498 et 1866. Le continent deviendra des siècles durant une référence capitale pour l'enseignement médical dans les universités européennes.

Après le «*continent*» nous citerons «*Kitab El Mansouri*» en 10 volumes qui a servi longtemps à l'enseignement dans les écoles de médecine. Le troisième ouvrage de **Razes** est le «*Fakhir*» ou le précieux ou le splendide, qui constitue un précis de médecine pratique, décrivant les maladies, leur évolution clinique et thérapeutique.

Razes nous a légué d'autres ouvrages précieux, notamment le célèbre traité de la variole et de la rougeole paru à Venise en 1565, à Londres en 1766, à Paris en 1866. Clinicien hors pair, **Razes** décrit pour la première fois la paralysie post traumatique de la vessie ainsi que l'abcès de cerveau. On lui doit des écrits pertinents sur les ictères par rétention, les pueries fébriles, les lithiases rénales. D'autres observations au sujet du coryza signalent de façon remarquable cette manifestation allergique. **Razes** serait avec le grand chirurgien andalous, **Aboulcasis**, parmi les premiers à avoir utilisé les sutures au catgut, les sondes molles non métalliques et à pratiquer des patellectomies partielles. En outre, anticipant sur la théorie des réflexes conditionnés de Cherrington et Pavlov, **Razes** considérait que la constitution dérive de la forme que lui imprime la nature, c'est-à-dire les influences du milieu. **Razes** était aussi un psychosomaticien qui ne négligeait rien les études de psychologie et psychopathologie, en témoignent ses ouvrages sur la raison, les modalités de la perception, l'équilibre spirituel. La personnalité de **Razes** reflète tout ce qui constitue le caractère spécifique et la valeur de la médecine arabe. Ce géant de la science et du savoir fut et reste le plus grand médecin et clinicien de l'islam.

El Farabi, est un autre médecin, philosophe et mathématicien qui a vécu entre 870 et 950. C'est lui qu'on surnomma le second maître après Aristote. Contemporain de **Razes**, ce prince de la philosophie est né à Farabe dans le Turkestan. Il est de son vrai nom **Abounacer Mohamed Ibn Talkhan**.

C'est lui qui démontrera le moment capital de la rencontre de la grande métaphysique grecque avec l'affirmation monothéiste musulmane. Il nous légua environ 100 ouvrages dont une bonne partie en médecine. **Al farabi** étudia les bases physiques du son ce qui a permis des progrès dans la connaissance de sa propagation.

Ali Ibn Abbes, le **Haly Abbes** des occidentaux a vécu jusqu'en 994, il fut le contemporain du prince **Adoud Daoula** qui édifia le grand hôpital de Bagdad. **Ali Ibn Abbes** composa à cette époque un ouvrage de médecine parmi les plus grands, il s'agit du livre royal, premier traité complet de méthodologie qui fut traduit par Constantin l'africain en 1070 et imprimé à Lyon en 1522.

Une seconde édition en deux volumes a été imprimée au Caire en 1877. **Haly Abbas** fut un observateur méthodique, et un grand clinicien qui s'attache plus aux données de l'expérience vécue qu'aux doctrines et aux théories. Il fut également un chirurgien fort habile qui nous a laissé des écrits remarquables sur l'opération de la vessie et l'utilisation judicieuse des catètes ainsi que sur l'emploi des anesthésiques.

Vers le milieu du X^{ème} siècle, la médecine à Bagdad a pris une extension considérable, en témoigne **Sinan Ibn Tabet** qui vécut à Bagdad jusqu'à 946, qui fut le promoteur et le premier organisateur des hôpitaux en terre d'islam. Il fut aussi un grand législateur des professions médicales et paramédicales. Avec **Sinan** l'étudiant en médecine suivra un enseignement théorique et pratique, passera un examen final et prêtera le serment d'Hypocrate avant d'exercer sous le contrôle de l'état. Le nombre de médecins qui se présentèrent à Bagdad et ses environs, dépassa les 800 et encore, on dispensa d'examen, les médecins attachés à la cour et ceux qu'une habileté notoire semblait mettre au-dessus des épreuves.

Ce que nous constatons à Bagdad, se produit ailleurs, en Perse, en Syrie, en Egypte et en Espagne.

En Espagne le trône fut occupé pendant un demi siècle par un prince intelligent, **Abderrahman** troisième du nom. C'est l'époque la plus brillante du khalifat de Cordoue. Partout on fonda des écoles et des bibliothèques d'une richesse inouïe. S'il faut en croire les historiens, la bibliothèque royale de Cordoue ne contenait pas moins de six cents mille volumes.

Le prince **El Hakam** n'était pas seulement un protecteur des savants, il était savant lui-même et ne lisait pas un ouvrage qu'il n'enrichissait de ses annotations. Au milieu d'une foule de savants andalous dont les noms ont été conservés, deux hommes se détachaient du lot, l'un est **Mosléma** de

Madrid, savant mathématicien, astronome qui forma de nombreux et illustres disciples l'autre c'est **Aboulcassis**, le plus valeureux représentant de la chirurgie dans l'école arabe. **Aboulkacem Khalaf Ibn Abbes Zahraoui**, né à Zahra près de Cordoue vécut entre 936 et 1013. Il dressa le bilan complet des connaissances chirurgicales de son époque en les confrontant avec sa propre expérience et résuma le tout dans son traité en trente volumes: Pratiques à l'usage de celui qui ne peut produire, la pratique, la méthode ou *tafsir*.

Le *tafsir* a été traduit et réédité de nombreuses fois entre le XII^{ème} et le XV^{ème} siècle en France, en Italie et en Grande-Bretagne. Les premières éditions modernes du texte latin ont été réalisées à Oxford en 1778 et à Paris en 1861. Dans cet ouvrage, **Aboulcassis** traite des accouchements ainsi que des moyens et des instruments nécessaires à l'obstétrique.

Il faut noter à ce sujet qu'**Aboulcassis** avait déjà signalé ce qui sera plus tard la position de Walcher décrite en 1935. Le *tafsir* contient également les premières descriptions d'instruments chirurgicaux, deux cents y sont décrits et dessinés avec précision. Ce médecin passe pour être le premier à avoir inventé la lithotritie, le spéculum vaginal et le forceps et cela bien avant Chamberlan. **Aboulcassis** connaissait l'opération des goitres et la suture des artères. Il sera le premier à utiliser les boyaux de chat en chirurgie abdominale et les sutures avec un fil à deux aiguilles, les sutures sous dermiques. Il pratiquait en outre la méthode de réduction des luxations de l'épaule qu'on appelle aujourd'hui la manœuvre de Kocher. La patellectomie partielle, mille ans avant que Ralph Brook en introduise la pratique. Dans les opérations du petit bassin, il fut le premier à utiliser la position de décubitus, attribuée plus tard au chirurgien allemand Frédéric de Trindelenbourg en 1924. Sept siècles avant Persical Pott, il décrivit et soigna par la chirurgie les ostéoarthrites tuberculeuses. **Aboulcassis** signale pour la première fois les signes de la maladie hémorragique transmise par une mère à ses enfants. C'est bien de l'hémophilie dont il s'agit et l'Europe la connaîtra à travers ses écrits vers 1519. Nous devons encore à **Aboulcassis** deux inventions d'une importance capitale en chirurgie. Premièrement l'utilisation de catgut dans les sutures intestinales et dans la ligature des artères. Deuxièmement l'utilisation du coton pour les pansements contre les hémorragies. Parlant du cancer, **Aboulcassis** conseille de ne pas l'attaquer par des instruments tranchants à moins qu'il ne soit fixé dans un organe où il est possible de l'extraire radicalement. Il pressentait ainsi la possibilité de métastases.

Nous arrivons au terme de ce X^{ème} siècle et nous abordons les grands moments de la médecine arabo-

C'est lui qui démontrera le moment capital de la rencontre de la grande métaphysique grecque avec l'affirmation monotéiste musulmane. Il nous légua environ 100 ouvrages dont une bonne partie en médecine. **Al farabi** étudia les bases physiques du son ce qui a permis des progrès dans la connaissance de sa propagation.

Ali Ibn Abbes, le **Haly Abbes** des occidentaux a vécu jusqu'en 994, il fut le contemporain du prince **Adoud Daoula** qui édifia le grand hôpital de Bagdad. **Ali Ibn Abbes** composa à cette époque un ouvrage de médecine parmi les plus grands, il s'agit du livre royal, premier traité complet de méthodologie qui fut traduit par Constantin l'africain en 1070 et imprimé à Lyon en 1522.

Une seconde édition en deux volumes a été imprimée au Caire en 1877. **Haly Abbas** fut un observateur méthodique, et un grand clinicien qui s'attache plus aux données de l'expérience vécue qu'aux doctrines et aux théories. Il fut également un chirurgien fort habile qui nous a laissé des écrits remarquables sur l'opération de la vessie et l'utilisation judicieuse des catetères ainsi que sur l'emploi des anesthésiques.

Vers le milieu du X^{ème} siècle, la médecine à Bagdad a pris une extension considérable, en témoigne **Sinan Ibn Tabet** qui vécut à Bagdad jusqu'à 946, qui fut le promoteur et le premier organisateur des hôpitaux en terre d'islam. Il fut aussi un grand législateur des professions médicales et paramédicales. Avec **Sinan** l'étudiant en médecine suivra un enseignement théorique et pratique, passera un examen final et prêtera le serment d'Hypocrate avant d'exercer sous le contrôle de l'état. Le nombre de médecins qui se présentèrent à Bagdad et ses environs, dépassa les 800 et encore, on dispensa d'examen, les médecins attachés à la cour et ceux qu'une habileté notoire semblait mettre au-dessus des épreuves.

Ce que nous constatons à Bagdad, se produit ailleurs, en Perse, en Syrie, en Egypte et en Espagne.

En Espagne le trône fut occupé pendant un demi siècle par un prince intelligent, **Abderrahman** troisième du nom. C'est l'époque la plus brillante du khalifat de Cordoue. Partout on fonda des écoles et des bibliothèques d'une richesse inouïe. S'il faut en croire les historiens, la bibliothèque royale de Cordoue ne contenait pas moins de six cents mille volumes.

Le prince **El Hakam** n'était pas seulement un protecteur des savants, il était savant lui-même et ne lisait pas un ouvrage qu'il n'enrichissait de ses annotations. Au milieu d'une foule de savants andalous dont les noms ont été conservés, deux hommes se détachaient du lot, l'un est **Mosléma** de

Madrid, savant mathématicien, astronome qui forma de nombreux et illustres disciples l'autre c'est **Aboulcassis**, le plus valeureux représentant de la chirurgie dans l'école arabe. **Aboulkacem Khalaf Ibn Abbes Zahraoui**, né à Zahra près de Cordoue vécut entre 936 et 1013. Il dressa le bilan complet des connaissances chirurgicales de son époque en les confrontant avec sa propre expérience et résuma le tout dans son traité en trente volumes: Pratiques à l'usage de celui qui ne peut produire, la pratique, la méthode ou *tafsir*.

Le *tafsir* a été traduit et réédité de nombreuses fois entre le XII^{ème} et le XV^{ème} siècle en France, en Italie et en Grande-Bretagne. Les premières éditions modernes du texte latin ont été réalisées à Oxford en 1778 et à Paris en 1861. Dans cet ouvrage, **Aboulcassis** traite des accouchements ainsi que des moyens et des instruments nécessaires à l'obstétrique.

Il faut noter à ce sujet qu'**Aboulcassis** avait déjà signalé ce qui sera plus tard la position de Walcher décrite en 1935. Le *tafsir* contient également les premières descriptions d'instruments chirurgicaux, deux cents y sont décrits et dessinés avec précision. Ce médecin passe pour être le premier à avoir inventé la lithotritie, le spéculum vaginal et le forceps et cela bien avant Chamberlan. **Aboulcassis** connaissait l'opération des goitres et la suture des artères. Il sera le premier à utiliser les boyaux de chat en chirurgie abdominale et les sutures avec un fil à deux aiguilles, les sutures sous dermiques. Il pratiquait en outre la méthode de réduction des luxations de l'épaule qu'on appelle aujourd'hui la manœuvre de Kocher. La patellectomie partielle, mille ans avant que Ralph Brook en introduise la pratique. Dans les opérations du petit bassin, il fut le premier à utiliser la position de décubitus, attribuée plus tard au chirurgien allemand Frédéric de Trindelenbourg en 1924. Sept siècles avant Persical Pott, il décrit et soigna par la chirurgie les ostéoarthrites tuberculeuses. **Aboulcassis** signale pour la première fois les signes de la maladie hémorragique transmise par une mère à ses enfants. C'est bien de l'hémophilie dont il s'agit et l'Europe la connaîtra à travers ses écrits vers 1519. Nous devons encore à **Aboulcassis** deux inventions d'une importance capitale en chirurgie. Premièrement l'utilisation de catgut dans les sutures intestinales et dans la ligature des artères. Deuxièmement l'utilisation du coton pour les pansements contre les hémorragies. Parlant du cancer, **Aboulcassis** conseille de ne pas l'attaquer par des instruments tranchants à moins qu'il ne soit fixé dans un organe où il est possible de l'extraire radicalement. Il pressentait ainsi la possibilité de métastases.

Nous arrivons au terme de ce X^{ème} siècle et nous

La transmission de la médecine arabo-islamique à l'Europe s'est faite au début, à partir des couvents bénédictins et de l'école de Salerne dominée par **Constantin l'Africain** ainsi que par Farragut le traducteur du Continent de **Razes**. En effet, c'est par Chartes et Reims, par l'école de Salerne, de Boulogne, de Padoue et enfin par celles de Paris et Montpellier que la médecine arabo-islamique s'introduisit et prit une part dominante dans l'évolution de la médecine occidentale: italienne, française, allemande et britannique. Le rôle de certains médecins comme **Samuel Ibn Tiboune** et **Nathan Profatius** auxquels Jean Astruc rendra un grand hommage dans ses mémoires au XVIII^{ème} siècle fut déterminant.

En Espagne nombreux furent ceux qui, attirés par les richesses séculaires de la littérature médicale arabe se rendirent à Tolède comme Gérard de Crémone au XII^{ème} siècle. Ce dernier fut le plus fécond des traducteurs latins. De nombreux autres traducteurs comme le catalan Arnould de Villeneuve qui connaissait l'hébreu et l'arabe. **Ibn Daoud** connu sous le nom de **Jean de Séville**, **Gerbert d'Aurillac** ont pu répandre dans presque la totalité du continent européen par le canal des écoles de Reims et de Chartes les connaissances médicales arabes.

Ainsi, surmontant le conflit des passions et des armes, le message de l'esprit et de la science franchira la méditerranée pour se répandre dans toute l'Europe durant des siècles. Non seulement l'Europe rentrait en jouissance de la science arabe, mais elle prenait une connaissance plus large, plus intime de la science des anciens. Les arabes payaient ainsi aux chrétiens d'Occident le tribut qu'ils avaient reçu jadis des chrétiens d'Orient. Il faut noter que durant ce siècle l'édit de Tour autorisa pour la première fois, en France en 1163, la pratique de la chirurgie, pratique qui fut réglementée à Bagdad par **Sinan Ibn Tabet** au début du X^{ème} siècle. En 1180, s'ouvrit également à Paris la première pharmacie publique après celle de Bagdad fondée en 770.

Le mouvement scientifique se ralentit légèrement en Orient pendant le XII^{ème} siècle, par compensation l'Andalousie produisit une riche pléiade de savants éminents et c'est ainsi que l'équilibre se rétablit dans l'école arabe au point que le XII^{ème} siècle compta plus de grands noms que les siècles précédents. Ce siècle vit naître en Perse un éminent philosophe **Fakhre Eddine Errazi**, qui fut aussi un médecin et de surcroît un écrivain. **Fakhre Eddine Errazi** eut un succès prodigieux comme professeur et laissa de nombreux élèves parmi lesquels nous pouvons citer avec éloge le médecin **Georgeani** et le

mathématicien **Samuel Ibn Yahia**. **Noureddine** et **Saladin** encouragèrent les savants et les médecins à fuir à Damas. **Noureddine** fit construire un grand hôpital qui prit le nom d'Ennouri, il y plaça des médecins distingués et lui affecta une riche bibliothèque. Un des premiers médecins fut **Abou Madjel**. Parmi les autres médecins qui professaient nous citons encore **Ibn Naqach** et **Ibn Matrane**, ce dernier fut le plus éminent de son époque.

La protection que les khalifes égyptiens avaient accordée aux sciences fut respectée par **Saladin**. Ce dernier fit construire au Caire un hôpital qui baptisé Ennaciri, l'un de ses surnoms et là, a exercé le célèbre **Ibn Nafis** dès le XIII^{ème} siècle. De son vrai nom **Abou Hassan Ali Ibn Abdelhazim Ala Eddine Ibn Nafis** étudia la médecine à Damas et avait la réputation d'être l'un des plus grands savants de l'époque. Il nous légua dix ouvrages traitant des sciences médicales dont, le livre universel, Encyclopédie en cent volumes avec un traité de diététique en commentaire sur le pronostic d'Hippocrate, un traité d'ophtalmologie, un commentaire sur l'anatomie du *Canon* d'**Avicenne**. **Ibn Nafis** a beaucoup critiqué Galien et **Avicenne** lorsqu'il juge leurs idées erronées. Il a eu le mérite de décrire la circulation pulmonaire trois siècles avant les savants italiens et de rectifier la description des cavités cardiaques faite par Galien et **Avicenne**.

A cette époque beaucoup de médecins juifs persécutés en occident étaient venus se réfugier au Caire. C'est du reste, le cas du plus illustre d'entre eux, Maimonide. De son vrai nom **Abou Amran Moussa Ibn Mimoun Ibn Oubaïdallah**, né à Cordoue en 1135, devenu musulman à trente ans.

En 1160 il se rendit à Fès, pour gagner ensuite l'Egypte. **Maimonide** fut l'homme le plus éminent de son époque. Son activité, ses vastes connaissances lui donnèrent une position enviable tant à la cour que parmi ses coreligionnaires et parmi les savants. On sait le bruit que fit son principal ouvrage «*le nor nibochine*» ou «*guide des égarés*» où il tend à concilier la raison avec la foi. Comme médecin, c'est plutôt un érudit qu'un praticien cependant, ses ouvrages, compilation méthodique des écrits grecs contribuèrent au progrès de l'art; il nous légua un traité de diététique, un traité sur l'asthme, un traité sur les hémorroïdes ainsi qu'un traité des poisons.

Le Maghreb produisit un homme qui s'est fait un grand nom dans la géographie mais qui est aussi revendiqué par la médecine, c'est le **El Idrissi**.

Le XII^{ème} siècle fut le grand siècle de l'Espagne

musulmane et cependant elle n'était pas moins agitée.

A la veille d'être réduite au seul petit royaume de Grenade, l'Espagne musulmane couronnait cinq siècles d'une civilisation brillante et sans égal, par un riche épanouissement de philosophes et de médecins. Déchue de sa grandeur politique, elle allait, par eux, régner longtemps dans le domaine de la pensée.

Jamais cependant, en dépit de ses entraves, la pensée n'a pris un aussi libre essor et n'eut de pareilles audaces témoigne **Averroès** le plus grand philosophe de l'Espagne et l'un des plus grands noms de l'islam. De son vrai nom **Abou Walid Mohamed Ibn Rochd** est le plus grand nom d'Espagne. Cette supériorité il la doit à la philosophie, par ses travaux philosophiques et ses commentaires sur Aristote, il exerça la plus haute influence sur la marche des idées au moyen âge et devint aux yeux de la théorie scolastique, la personnification de la libre pensée. Né à Cordoue en 1126 il avait comme Avenpace et **Ibn Tofaïl**, vécu sous le règne de **Abdelmoumen** et **Yacoub El Mansour** au Maroc jusqu'en 1198. Il nous légua comme ouvrage le «*Coligé*» qui répond au «*Canon*» d'**Avicenne** avec une description pour chaque maladie, il y traite de l'anatomie, de la physiologie, de la symptomatologie, de la thérapie et des médicaments.

Ibn Tofaïl et **Ibn Badja** furent aussi connus des scolastiques, surtout **Ibn Badja**, l'Avenpace de l'occident, de son vrai nom **Abou Bakr Mohamed Ibn Yahia**. Il est né à Saragosse vers la fin du XI^{ème} siècle et mourut à Fès en 1138. Il légua des ouvrages de médecine dont le traité de simple et le livre des deux expériences, un livre de thérapeutique et de contraception.

Ibn Tofaïl, de son vrai nom **Abou Bakr Mohamed Ibn Abdelmalek Ibn Toufaïl**, né à Cadix au début du XII^{ème} siècle il fut le disciple d'Avenpace. Ses études portèrent sur toutes les connaissances humaines, l'almohade **Abou Yacoub Youssef** se l'attacha comme ministre et comme médecin, il mourut au Maroc à 1185, il nous légua **Hay Ibn Yaqdan** un ouvrage philosophique réputé qui a été traduit en latin et en hébreu.

La médecine qui les revendique aussi bien qu'Averroès compta d'illustres représentants dans la famille des Avenzoar, famille protectrice des médecins pendant plus de trois siècles et dont le plus illustre est **Abou Marwane Ibn Abdelmalek Ibn Abiloula Ibn Zohr**, l'Avenzoar des occidentaux.

Ibn Zohr, ce médecin éminent vécu entre 1094 et 1126, il fut un pur praticien, il nous légua un traité sur les cosmétiques et un traité sur la lèpre. Le

«*Taïssir*» est l'un des meilleurs ouvrages sorti de l'école arabe où l'on voit se produire une expérience riche et indépendante de traduction antique. Avenzoar est tenu par certains historiens comme le plus grand praticien des arabes.

Ainsi, si nous voulons dresser une certaine systématisation de la médecine en général ou des médecins en particulier, il est vrai comme l'a fait remarquer Sleem Ammar, entre un Platon et un Spinoza il y aura un **Farabi**, entre un Aristote et un Dante il y aura toujours un **Averroès**, entre un Galien et un Harvey il y aura nécessairement un **Ibn Nafis**, entre un Hypocrate et un Sidenhaim il y aura toujours un **Razes** ou un **Avicenne**.

En effet, les progrès de l'Occident en médecine ne se sont réalisés qu'à travers un patient et dur labeur d'investigation, d'exploration et de recherches que des hommes de génie ont fait çà et là fructifier, mais toujours à partir d'acquisitions premières et fondamentales, celles-là même qui furent transmises à l'Europe par les médecins d'expression arabe.

L'état d'avancement des sciences médicales, à l'heure actuelle, découle, en grande partie, du patrimoine propre de l'Europe médiévale et de celui qu'elle a hérité de la civilisation arabe qui véhiculait les sciences de l'Antiquité, de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

Le XIII^{ème} siècle fut une époque de grandeur et de décadence. Les institutions fondées au cours du siècle précédent portaient leur fruit au Caire et à Damas, les hôpitaux et les écoles se remplissaient d'élèves. De nombreux professeurs y enseignaient la médecine, les savants étaient partout protégés et honorés quand l'invasion mongole vint s'ajouter à celle des croisés.

L'équilibre de l'Asie fut désormais rompu et le culte de la science privée de sécurité, une des conditions première de son existence et de sa durée, subit un échec dont il ne put se relever. Les mongols qui se fixèrent en Perse se convertirent à la science, ils firent plus, ils se convertirent à l'islam et c'est à un médecin, **Kotob Eddine Echerazi**, disciple de **Fakhr Eddine Arrazi** que revient en partie l'honneur de cette évolution. La Syrie ne fut jamais aussi florissante et aussi féconde qu'en ce siècle de bouleversements. Les noms arabes dominant parmi les savants mais à côté, nous voyons des noms de chrétiens et de juifs qui tous, partageaient la confiance et les honneurs des souverains. **Aboul Faraj**, historien de la médecine et **Ibn Abi Outaïbia** historien des dynasties commencèrent à Damas leurs études médicales. **Abdellatif Baghdadi** un autre historien de la médecine y séjourna. Les symptômes de déclin de la médecine arabo-islamique commencèrent à paraître dès le XIV^{ème} siècle. Avec ce

siècle nous entrons en pleine décadence.

Profondément agité pendant le XIII^{ème} siècle l'orient le fut de nouveau durant le XIV^{ème} siècle. A l'invasion de Jaziskhane va s'ajouter celle de Tamerlan et de nouvelles dynasties se partagèrent les états des dynasties déchues.

Les bibliothèques sont dévastées, les institutions abolies et les savants déroutés n'enseignent plus.

L'Egypte reste encore pendant un certain temps un foyer scientifique. Des conditions géographiques toutes particulières et son isolement l'obligent à cultiver la tradition. Ce qui prouve combien le culte de la science a besoin de sécurité. C'est que nous le voyons toujours vivace dans le petit royaume de Grenade qui bien qu'amoindri n'en conserve pas moins son indépendance et produit toujours des littérateurs et des savants.

Pendant le XIV^{ème} siècle nous pouvons enregistrer une quarantaine de noms, dont la moitié appartient à l'Espagne, mais parmi ces noms, il n'en est aucun d'illustre à titre de médecin. On ne produit rien d'original, on compile, on extrait, on commente.

Parmi les médecins andalous, il faut signaler un homme illustre mais qui fut plutôt homme politique et historien qu'un médecin, nous voulons parler de **Lissan Eddine Al Khatib**, il cultiva aussi la médecine et la contesta. Un homme que nous ne saurions passer sous silence, c'est **Ibn Khaldoun**.

Dans ses prolégomènes, il parle de tout, de la civilisation, des sciences, des lettres, des arts et même de la médecine.

Le XV^{ème} siècle lui, ne produit qu'une douzaine de médecins parmi lesquels nous ne relevons qu'un nom connu celui de Sioti. Le XVI^{ème} siècle est encore plus stérile un seul nom s'impose à l'histoire, celui de **Daoud El Antaki**, le dernier médecin éminent qui est paru en orient. On peut dire qu'avec lui l'ère de la médecine arabe est définitivement close. Le même siècle fut celui de Léon l'africain de son vrai nom **Hassan Ibn Mohamed Al Fassi**, né à Grenade à la fin du XV^{ème} siècle et qui vint s'installer à Fès. Le XVII^{ème} siècle fut celui de **Hadji Khalifa** un grand historien de la médecine. Le XVIII^{ème} siècle ne nous offre aucun médecin digne d'être mentionné.

Au XIX^{ème} siècle un sursaut des sciences médicales se produit en Orient et plus particulièrement en Egypte. C'est encore comme à l'époque des Abbassides par la voie des traductions que ces transformations s'opèrent. La médecine arabe est venue reflourir encore dans l'Inde sous l'inspiration du gouvernement anglais à l'adresse de ses sujets musulmans, mais ici on est tombé dans un excès contraire, au lieu de publier les traductions

d'ouvrages modernes on a fait revivre les anciens.

Des abrégés du *Canon* sont publiés à Calcutta. En 1871 on a publié le *Canon* et le *Dakhira* de Dgeorgani, médecin persan de XII^{ème} siècle.

Ainsi bien qu'enseigné et admise jusqu'au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles en Espagne, en Europe la médecine de **Razes** et d'**Avicenne** ne fera, au contraire, que marquer le pas en Orient. Elle devait peu à peu s'enliser dans un empirisme routinier de plus en plus vague et imprécis pour se perdre finalement dans les méandres des sciences ésotériques, de la géomancie, de l'astrologie et de la talismanique.

Ces pratiques occultes dénoncées par le saint Coran, firent un retour en force, organisées en doctrine, divination, pratique cabalistique et art incantatoire, elles trouvèrent un refuge inespéré auprès d'une religion dont ils allaient compromettre le caractère rationnel et l'universalité.

L'ouverture, dès le XVIII^{ème} siècle des médecins arabo-islamiques sur la médecine de Paracelse et plus tard, au XIX^{ème} siècle sur celle de l'Europe latine ne put rien changer de fondamental à un dépérissement dont les raisons profondes dépassaient le cadre de la médecine. Pourtant durant cette période, on voit se rallumer çà et là au cours de ce siècle obscur pour la médecine islamique certains foyers de sciences et de culture.

S'il m'est permis de parler de renaissance, je dirais que la renaissance de la médecine islamique dans l'esprit d'une nouvelle civilisation arabe va se situer justement à partir du XIX^{ème} siècle et se projeter sur le XX^{ème} et le XXI^{ème} siècle.

Cette période qui porte les prémisses du renouveau, représente l'étape de la croisée des chemins, de la recherche de l'identité, des réalisations et des défis.

Inaugurée au début de XIX^{ème} siècle et se poursuivant sans relâche mais non sans heurts ni difficultés de toutes sortes, elle est marquée par de nouvelles et précieuses acquisitions avec, cependant de notables faiblesses qui sont inhérentes à la condition des sociétés en voie de développement.

L'arrivée de Napoléon Bonaparte au début de 19^{ème} siècle en Egypte avait provoqué une véritable réaction de choc et une prise de conscience décisive pour tout l'Orient arabe dans le domaine des sciences médicales.

L'école médicale du Caire, organisée par Clot Bey introduisit le français médical, mais aussi les premières traductions d'ouvrages médicaux en arabe. Les premiers étudiants égyptiens sont envoyés à Paris alors même que des missions de leurs camarades turques et iraniens, les avaient précédées en France, en Autriche, en Allemagne, en Italie et en Grande-Bretagne. Comme l'a dit Magnien, «dans les décades qui

vont suivre, ces médecins referont à leur profit le même effort que réussirent leurs prédécesseurs en Orient du IX^{ème} au X^{ème} siècle. A la différence, qu'ils reprendront une partie de leur propre héritage à travers l'enseignement de leurs professeurs, européens et plus tard américains».

Cette évolution va s'accroître et se diversifier avec l'édification et l'organisation des universités, des hôpitaux et centres de soins modernes, en témoignent les hôpitaux ultra modernes et parfois fabuleux comme ceux que nous voyons dans certains pays arabes. Ils se situent dans la droite ligne des établissements légendaires de l'âge d'or de la médecine islamique et n'en dépassent pas moins ces derniers par leur magnificence, le luxe de leur hôtellerie et la sophistication de leur technique. Mais si le perfectionnement technologique s'introduit de plus en plus dans la pratique médicale comme condition première à l'efficacité de soins et de l'accès à la guérison, en revanche, sont parallèlement affirmés, le retour sinon la permanence d'un attachement profond aux valeurs humanistes ancestrales de la médecine islamique. D'où de nos jours, l'intérêt grandissant en terre d'islam pour la médecine arabo-islamique des temps passés dont l'enseignement est susceptible de nous fournir de précieuses leçons. Cet enseignement concerne non seulement l'éthique et la déontologie mais il intéresse aussi toute l'histoire des hommes, des faits, des idées et des doctrines et en général, celle des conditions qui ont présidé aux acquisitions de cette médecine arabo-islamique, en ses temps les plus fastes et en ses moments les plus forts.

En ce début du XXI^{ème} siècle on parle de l'effondrement du communisme et de sa flamme révolutionnaire. Le relais est pris désormais par un Islam longtemps asservi et aujourd'hui de nouveau en marche sur un rythme de plus en plus assuré quoique parfois martelé, déséquilibré et violent. Mais ses trébuchements ne sont-ils pas en définitive la conséquence extrême de l'indifférence, de l'incompréhension sinon de l'égoïsme et de l'hostilité incessante des autres? Son réveil, parfois agité, n'est-il pas la suite logique des pénibles cauchemars qui l'ont tourmenté au cours de son long sommeil ?

Une écoute plus attentive du message profond de l'Islam renaissant s'impose aujourd'hui.

Nul mieux que le médecin n'est susceptible de conférer à ce message ses plus forts accents de vérité, de sérénité et de justice.

Nul autre terrain que celui de la médecine ne se prête mieux à un dialogue qui, sans poser de préalable, ne serait plus désintéressé et plus bénéfique. L'étude de la médecine arabo-islamique, selon l'éclairage qu'on portera sur telle ou telle de ses dimensions, peut, par de nombreux côtés, aider à approfondir la réflexion autour des choix qui se posent à l'homme, au début de ce XXI^{ème} siècle. Elle est susceptible d'intéresser largement aussi bien le médecin, le lettré, l'homme de science, l'historien, l'orientaliste, le philosophe, le moraliste, sans parler du sociologue et de l'homme politique. Elle est de nature à enrichir les horizons d'un grand public qui cherche à apporter des réponses utiles à certaines des questions qui ne cessent de nous interpeller aujourd'hui.

En nous penchant sur les modes et les acquis de la médecine arabo-islamique, nous ne pourrions qu'y trouver une nouvelle confirmation de la justesse des courants actuels de la médecine moderne. Certes, les domaines de la recherche scientifique et des découvertes permanentes sont encore à l'état embryonnaire. Mais là encore, la perspicacité des dirigeants arabo-islamiques s'entoure de judicieux conseils et l'avènement du XXI^{ème} siècle s'avère plein de promesses pour la réalisation du milieu de culture indispensable à la recherche. En témoigne cette marche vers des jours meilleurs des nombreuses publications de recherches fondamentales en provenance des pays islamiques et au Maghreb en particulier. Elles représentent l'indice des efforts inlassables déployés par nos responsables, qui, par la force de leur rapport personnel s'imposent en tant que garant de la créativité dans le domaine scientifique.

Un verset du Coran indique «Dieu placera sur des degrés élevés ceux d'entre vous qui croient et ceux qui auront reçu la science». Dans un hadith du Prophète on peut lire: «traiter avec égard et reconnaissance la science et les savants, c'est vénérer Dieu».